

Philippe TANCELIN

# LES CAMPS OUBLIÉS...

CICEP-EDITION

Juillet 2010

Témoignage éthique sur les réfugiés palestiniens du Liban

"Vous connaissez "Les misérables " de Victor Hugo?"  
"Vous allez voir ce qu'on fait des "nouveaux misérables!"

C'est bien en ma direction, que l'homme parle et fait cette référence canon. C'est bien sur moi que son regard vient de se poser, pénétrant, sardonique...  
C'est sans doute à l'adresse de tout un monde, assis sur une culture humaniste ancestrale qu'il parle... les mots se pressent, ordonnés mais étrangers à la bouche de ce beau garçon de trente-cinq ans avec son fort accent moyen-oriental dans la prononciation des "r" de langue anglaise...

Il fait chaud en ce début d'après-midi de mai 2010, une chaleur ronde et humide enveloppe corps et décors d'un voile collant... Elle isole du monde extérieur selon une certaine épaisseur de surdité, une opacité tenace.

Ses yeux verts derrière les lunettes ont percé ma crainte, ils ont fixé mon trouble profond devant le risque de devenir cet après-midi un quelconque visiteur-voyeur... comme tant d'autres...

Le regard me confronte rigoureusement à l'objet de ma venue, sa finalité, le corps même de ma présence...

J'ose à peine pénétrer le lieu, craignant de réaliser le dérisoire d'un passage... aussi solidaire soit-il parmi le douloureux... l'indicible... une intime étrangeté.

A peine entré, je songe déjà à la sortie, à mon retour dans le monde comme si ce n'était pas ici le monde, mais l'ante-monde... ce qui me ferait retrouver le lien, le point de contact avec ce qu'il y a d'antique en nous, dans le rassemblement humain... la rencontre... irréductible aux circonstances...

...Je crois que je viens de comprendre clairement ce qui est mis en alerte, se prononce dans le silence... se dessine sous la citation de Victor Hugo.

C'est ma propre voix que j'entends : *"Tu penses que tu vas voir ce que tu sais déjà... ce que tu crois savoir... en réalité, tu vas faire connaissance de ce que savoir ignore"...*

Est-ce cela que "les nouveaux misérables" retiendront de ma visite... ce qui de leur insupportable rapporte mon regard à sa propre détresse?...

On croit savoir... on possède des informations, on s'en imprègne pour mieux les faire siennes, pour les refouler à souhait... on croit connaître... on pacifie sa conscience... on se tait... on feint d'ignorer... le scénario est le même depuis toujours...

Une fois serein, rendu indifférent à ce qui inquiète, on perd le sentiment d'urgence. L'urgence urgente, par laquelle on connaît, on naît AVEC ce que l'on sait... par

l'expérience même de l'autre dont nous devenons inséparables.

Peu à peu nous cessons d'être urgents à notre propre existence, la négligeant et nous nous égarons... perdons le contact sensible avec nous-mêmes... ne devenons plus que notre propre visiteur épisodique... flâneur... distrait.

...Je ne suis pas venu vous visiter... d'ailleurs je vous le dis ou crois encore que cela est juste de le dire... je viens vous saluer...

...Qui est ce vous ?...

Les femmes, les hommes, les enfants de soixante-deux ans d'exil ?... vous les morts, il y a vingt-huit ans... vous les survivants... les vivants dressés sur les morts?... Je viens voir qui?... A qui s'adresse mon salut?... Que porte-t-il ?...

Je n'ai sur moi que ce petit recueil de quelques textes-poèmes et dessins tracés, criés vingt-quatre heures durant... à mesure que les informations étaient égrenées par les radios sur les massacres... il y a vingt-huit ans... c'était en 1982...

Mon ami, l'auteur des dessins est mort voici un an... on l'appelait "Dan"<sup>1</sup>, peintre et homme de théâtre... Il serait heureux que je vous remette ce recueil.

Moi je m'appelle : "*je suis là*". Je viens vous remettre en mains propres "le livre des vingt quatre heures"... Un dessin par heure et un poème durant le martyr des camps de Sabra et Chatila.

Le jeune cadre palestinien n'a pas entendu... c'est normal puisque je n'ai pas encore parlé, n'ai pas encore perçu le moment juste pour le faire et joindre le geste à la parole...

Un léger sourire aux lèvres voudrait trahir mon émotion, dire la difficulté que j'éprouve à conjuguer ma présence dans l'histoire des effacés.

...J'ai cherché un chemin de vérité au milieu de la brousse des informations plus ou moins mensongères, j'ai croisé et épousé le juste de votre cause voici trente-sept ans... je suis né l'année de votre exode... à bien compter... entre l'âge de se forger une conscience historique responsable et la rencontre avec votre histoire... on peut observer une vacance de huit ans... entre 1965 et 1973... sans doute le temps nécessaire pour traverser les frontières des affabulations de l'occupant... pour passer le mur des complicités objectives entre tous les "rayeurs" de peuples que n'ébranle pas même la résistance d'outre-mémoires...

...A aucun instant durant les longues heures que j'allais passer avec vous, je n'ai perçu la moindre demande... le moindre reproche mais vous avez exprimé sans détour votre exigence que je sache accueillir cette part de moi-même qui allait être mise à nu par la confrontation avec votre réalité présente... comment depuis l'interstice entre ce

---

<sup>1</sup> Le 16 septembre 1982, Dan Vimard, peintre et homme de théâtre, dessine 24h durant, sans interruption, à mesure qu'il écoute les radios qui informent sur les massacres perpétrés dans les camps de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatila. De ces dessins associés aux poèmes écrits simultanément par Philippe Tancelin, naîtra "*le livre des vingt quatre heures*" avec une préface du philosophe René Schérer.

que j'allais voir et l'invisible de ce qui se donnait à voir... je reconnaîtrais ce qui nous rend inséparables...

Vous allez accompagner mon pas fragile et fort, venant d'un monde nanti... sécurisé... agrippé à ses certitudes, bouffi d'orgueil... vous... les délaissés, blessés quotidiennement... littéralement effacés du registre des urgences de vivre au profit du devoir attendre, patienter sous le garrot jusqu'à en mourir...

...Par la citation que vous faites des "misérables" commence mon épreuve de témoin...

Quel témoin suis-je, serai-je et pourquoi?

Je ne suis pas journaliste... non plus qu'observateur délégué par quelque autorité politique, civile... je ne suis en rien "*missionné*" par quiconque, je suis de passage à Beyrouth où je rencontre des artistes, des intellectuels...

Ma présence ici n'est pas inscrite dans un programme d'activités, de visite touristique ou professionnelle...

On m'a rendu accessible l'incarnation d'un geste, d'un dire, d'une présence ici...maintenant devant les portes des camps<sup>2</sup> de réfugiés palestiniens au Liban...

Je suis venu adresser ce geste, ce dire, ces noces avec votre cause pour un retour à la terre de Palestine car je m'élève contre ce qu'on me fait perdre d'humanité à travers l'oubli et le mépris dans lequel on vous tient, vous parque depuis soixante-deux ans...

Un camp de rétention, un camp de concentration, un camp de réfugiés.... désignent une enceinte qui délimite un espace à l'intérieur duquel des êtres ont été placés d'office par une autorité...

C'est dire qu'aucun libre arbitre des êtres ainsi "réfugiés" n'a présidé à l'occupation du lieu, non plus qu'au choix d'y demeurer jusqu'à ce jour... Cela signifie également qu'à l'extérieur de ce lieu, une fois passée son enceinte, le réfugié, le concentré, le retenu n'existent plus comme êtres libres et pensants mais deviennent l'indésirable, le toléré temporaire dont la reconnaissance de toute trace de vie hors du camp doit être effacée... niée.

Dénué d'éthique, un tel acte d'effacement de l'autre, conclut à sa négation légale et justifie la méconnaissance de tout droit pour lui, le refus de toute intégration.

Témoigner... témoigner de la condamnation du réfugié à l'absence de toute trace de son existence, si ce n'est en tant que réfugié, c'est à dire hors du droit de cité... témoigner des mots, des vocabulaires qui excluent d'entendre l'autre, d'exprimer avec lui une pensée... témoigner de l'indicible... de l'insupportable qui se parlent, se supportent dans la bonne conscience des nations civilisées.

Lorsqu'elles ne sont suivies d'aucune écoute ni attention, de ces responsabilités de

---

2

A l'issue de l'exode, 14 camps existent dont quelques-uns ont été détruits par les guerres successives, il en demeure aujourd'hui 11 autour des villes et des casernes libanaises dont ils dépendaient: Tyr, Al Rachidiyé, Al Bass, Al Borj...les camps de la région de Beyrouth et de la montagne...Al Marajné, Mar Elias...et du nord...Baddaoui, Nar Al Bared....

chacune, chacun vis à vis de l'altérité, la connaissance, son expression en référence à des valeurs humanistes ne forment qu'un immense camp de langage humain réfugié, au sein duquel les mots n'ont plus droit au sens, n'expriment plus rien du ressentir, participent à l'étouffement de l'expression de la pensée par la parole.

Témoigner... témoigner... pour permettre que ce qui a trait à une vérité humaine essentielle puisse être entendu...

*"vous avez vu monsieur... vous avez compris monsieur... vous avez retenu monsieur... que ferez-vous de tout cela ?..."*

Devant les portes des camps palestiniens de Sabra et Chatila, vous... le jeune guide du Croissant Rouge palestinien qui allez m'accompagner à l'intérieur... ne m'avez posé aucune question... d'où je viens, pourquoi je viens, que vais-je faire de ce que je vais voir?... Vous m'avez simplement parlé de Victor Hugo... de ce que l'humanité à laquelle j'appartiens a oublié, de ce qu'elle ne retient plus pour elle tandis qu'elle le promet comme valeur universelle de sa culture... Ne comprend-elle plus? Ne croit-elle plus en ses valeurs? N'a-t-elle pas réfugié ce langage de vérité dans un camp de mémoire passive, morte, hors duquel ne résonne plus la ferveur d'exprimer une pensée vivante... comme si les mots s'étaient vidés de l'intérieur... du sensible... pour d'autres mots...

transparence... communication... contrôle... traçabilité... sécurité... surveillance...  
défiance...

Je connais l'histoire de votre peuple, son exode, ses refuges, sa diaspora, ses résistances, ses martyrs... son bannissement... tel un bégaiement de l'histoire humaine en ses impasses... hier, aujourd'hui, demain.

...Je suis là, à l'instant devant l'entrée de Sabra, tout près de devenir cet autre réfugié du camp de cet ÊTRE... seul.

...Je suis placé devant le choix soit d'ignorer à bon compte d'informations pléthoriques les "nouveaux misérables", c'est-à-dire de demeurer comme tant d'autres indifférent, conciliant l'injuste et l'inévitable... soit en revanche de connaître ce qui des "nouveaux misérables" m'oblige moi-même à devenir cet appel des sans appel auquel on les réduit... on les clôt...

Devant Sabra et Chatila, voici vingt-huit ans, Jean Genet était un des premiers témoins occidentaux à entrer dans les camps. Après les massacres de plus de deux mille hommes, femmes, enfants, perpétrés par les milices libanaises sous la bienveillance attentive de l'armée d'occupation du Liban.

Le poète interrogeait alors les mots sur l'indicible de ce qu'il voyait... Il prenait le parti de la description rigoureuse de l'horreur, sans oublier qu'écrire l'intolérable ne lui éviterait pas d'être victime d'indifférence, d'incompréhension, de non écoute, d'oubli... d'accusation d'être partisan...

Il évoquait le mur de suspicion, d'isolement, que dressent toujours ceux qui savent les faits, en ont pleinement conscience mais refusent depuis 1948 de reconnaître ce qui, à travers les exilés, les occupés, les emprisonnés, les martyrisés palestiniens et le droit

international ainsi consenti de les effacer lentement et impunément, autorise de mépris du vivant, de négation du droit, d'aliénation de la liberté, de la justice, en chacun de nous sur cette terre.

Le premier visage d'homme que je croise à l'entrée a en apparence l'âge du camp, cela signifie que la plupart de celles et ceux que je rencontrerai, plus jeunes que ce sexagénaire, sont né(e)s dans le camp... la moyenne de la population est très jeune...

Qu'est-ce qu'être palestinien dans un camp de réfugiés à vingt ans aujourd'hui... sans avoir jamais vu ni la terre de Palestine, ni un olivier, une vigne, une maison de village, une veillée autour du feu le soir, senti une odeur de jasmin... entendu parmi les cigales le frôlement d'une robe de jeune fille entre les herbes... goûté la fraîcheur d'un puits au milieu du jardin...

...Toujours, il reste une clef de maison rasée entre les mains du grand père, un morceau d'étoffe accroché à l'olivier déraciné, entre les mains de la mère... Palestine est une idée portée dans la mémoire du futur de chacune, chacun au-delà de toute image qui voudrait la représenter...

Le visage de cette jeune femme s'ouvre d'un vrai sourire à mon adresse, lorsque je passe devant elle avec mon appareil photo discrètement tenu... son regard éclairé tranche avec le fond d'anciennes affiches de résistance à demi effacées par le temps... tout cela rompt définitivement avec le trop d'images-clichés qui nous assaillent... Lorsque je la vois, elle est là, en pleine force de vie et d'expression face à mon attente (à ce que j'ose enfin attendre) de moi-même depuis cet échange de regards qui ne construit plus une image d'elle, mais est sa réalité vivante... ce qui est irréductible à toute image...

Dans l'instant de la rencontre, elle porte d'un seul regard une foule d'yeux magiciens du vrai, de l'authentique : lorsque soudain sont défiées toutes les représentations "déréalisantes" qu'une conscience "distanciée", chargée de compassion, commi-sération projette sur l'autre.

La jeune femme, je le devine sans faute, s'offre un instant à la joie du retour possible et tangible en sa Palestine encore occupée. Elle le fait depuis son idée d'une Palestine libre... Palestine qui se libère par son sourire... comme par tous les sourires réfugiés, tournés vers l'ombre de la terre... le village... l'arbre... la vigne...

Me voilà le messenger d'un tel sourire... messenger de sa joie parmi les ruelles ou plus rigoureusement les couloirs sombres du camp, où le soleil perce difficilement entre les mailles du tissage serré de fils électriques et canalisations d'eaux aériennes

courant à hauteur d'homme...

Je ne suis pas un touriste. Le guide palestinien qui précède mes pas le dit à la jeune femme... Elle me regarde. Je sens au mouvement de ses mains vers moi qu'elle me lit dans le message de ma terre, de ma mémoire différentes mais communes avec les siennes, en résonance de devenirs libres, à l'instant qui nous réunit dans le partage de dignité et d'intégrité de chacun...

Elle rappelle ses enfants qui s'agglutinent autour de moi et voudraient que je les prenne en photo... Elle les place, les dispose, compose l'image... l'investit de toute sa charge d'actrice d'une tragédie de femme palestinienne réfugiée depuis... depuis... Elle m'enjoint de prendre l'image...

C'est une image de pietà debout dans l'enfermement, elle décrit un ordre rebelle à l'ordre saisi, capturé dans l'instantané des photos...

Cette jeune femme est née là, elle s'est mariée là, elle a conçu là, elle est mère de trois enfants... elle est droite et haute dans sa robe longue, son foulard immaculé, coquette dans ses gestes rassemblant les enfants avec soin et fermeté...

Je l'imagine sur un boulevard d'Occident, dans un quartier résidentiel en pleine clarté depuis toujours... je la vois dans l'image de l'Orient des mille et une nuits du monde... je l'aperçois majestueuse, comme une traversée d'ailleurs et de toujours dans l'ici du camp de Sabra, sa précarité, son inconfort, son provisoire, le rafistolage, les ruines, les déchets du monde dit libre, l'abandon, le délaissement... l'oubli.

Après la photo... un homme, la soixantaine, paraissant beaucoup plus, vient vers moi. Il est grand et large, imposant dans cette ruelle au sol de terre humide où vaquent quelques rats... près d'ordures ménagères qui ne sont pas évacuées régulièrement par les services de la voirie libanaise...

L'homme progresse d'un pas ferme, le regard fixe. Il perçoit ma crainte d'avoir troublé par mon passage la vie présente...

Le visage est sévère... A quelques pas à peine de l'appareil photo, il offre soudain sa tête redressée dans un grand sourire ludique et me tend la main... Elle est dure, calleuse et chaude... Il me propose l'accolade... je l'accueille et il me glisse à l'oreille dans un anglais bien palestinien suivi d'un long rire : *"nous avons le même âge, je suis né ici... je mourrai en Palestine et vous?"*

Doutant d'avoir pleinement saisi le sens de cette adresse, le jeune guide traduit : *"vous comprenez... tout ici est provisoire... depuis l'exode<sup>3</sup>... nous sommes des réfugiés, nous ne sommes là que de passage... voilà pourquoi rien n'est installé définitivement, ni l'eau, ni l'électricité, les commodités, les abris de fortune en dur les uns sur les autres... les rues défoncées... le café pareil à un café de Palestine mais en*

---

3

On peut en compter plusieurs: 1948, à l'issue de la résolution de partage du 29 novembre 1947; 1956 après l'occupation de Gaza alors sous autorité égyptienne...les Palestiniens s'enfuient vers l'Egypte et la Syrie; 1967 après l'occupation de la rive ouest du Jourdain et de la bande de Gaza.

*simulacre... nous rentrerons dans nos maisons, nous vendangerons les vignes, nous récolterons les olives... même si tout est déjà détruit, rasé, déraciné, reconstruit en colonies... cet homme vous l'a dit... né ici dans le berceau d'avant l'exode... même s'il s'éteint là dans le camp demain ou dans vingt ans... il mourra pour vivre en Palestine... nous ne vivons pas ici... nous sommes là par procuration du devenir palestinien sans futur promis..."*

Comme s'il avait tout entendu de la parole du guide, l'homme d'âge certain me fait le V de la victoire avec cette expression du corps prêt à se casser mais debout... Non loin de là, la vieille femme assise contre un mur sur un tabouret très bas, avec sa robe des années cinquante, grise à petites fleurs blanches, le regarde calmement... Rien ne semble pouvoir ébranler la fixité de ce visage retourné sur le puits de sa méditation... elle triture entre ses doigts noueux une petite étoffe... Je lui adresse un sourire... A la façon dont elle suspend son mouvement... je saisis qu'elle m'a deviné... elle lève lentement ses yeux sur moi comme s'ouvrirait un vasistas dans la sous-pente... et sans la moindre expression, faisant le vide entre nous, referme les yeux, tourne sa tête vers le mur pour l'y appuyer... pour un long sommeil itinérant à travers la mémoire...

*"Nous ne rêvons pas, nous ne sommes pas dans la négation de notre situation de réfugiés mais dans la négation de la négation que l'on nous inflige à travers l'absence de droits, l'interdit du retour, l'autisme du monde libre, la surdité complice de la communauté internationale, le statut de "nouveaux misérables..."*

Non, vous ne rêvez pas de Palestine, mais l'idée d'une Palestine libre, aujourd'hui chassée de la terre des ancêtres, vous hante... malgré tous les efforts pour la refouler de toute pensée, conscience humaine contemporaine solidaire... Cette idée s'est abritée en vous, au soleil de ces courses d'adolescents dans le dédale des ruelles de Sabra... Chatila...Tyr... en toute la diaspora à travers le monde. L'Idée-Palestine... elle se voit également dans la tension extrême de cet enfant de dix ans, au milieu d'une des rares aires de jeu du camp... sorte de grande cour surmontée du fragile équilibre de blocs de béton construits sans moyens réels pour abriter de nouvelles familles... la famille agrandie des réfugiés<sup>4</sup>. La portion de ciel ouvert est assez large pour accueillir le soleil sur l'ensemble de l'aire.

Au milieu de portraits d'Arafat, délavés par le temps, pendent d'une rive à l'autre de l'espace, des guirlandes de fanions, d'une fête lointaine... beaucoup de cris d'enfants résonnent par l'enceinte que forment les murs. Un petit garçon sur une Vespa enfourchée comme un cheval qu'il rendrait fou, tourne sans relâche depuis dix minutes, de plus en plus vite, formant une piste qu'il restreint selon les tours qu'il fait... Sur la place arrière, un jeune homme s'initie fasciné à ce manège motorisé...

---

4 Le manque de logements oblige les familles à s'entasser dans de petites pièces, 6 personnes en moyenne par pièce, dans des conditions d'hygiène déplorables.

Les minutes passant et selon une vitesse croissante, l'enfant déploie une dextérité de plus en plus grande dans la conduite et la maîtrise de l'équilibre de l'engin... son visage est d'une intense présence à ce qu'il fait, requérant une précision d'autant plus importante que s'agglutinent sur le parcours beaucoup de très jeunes spectateurs... Chacune, chacun craint et attend la chute qui ne viendra pas. L'enfant dépose son voyageur après un certain nombre de tours puis disparaît dans les ruelles sinueuses du camp.

Mon guide, comme d'autres témoins, est impressionné par la maîtrise que sous-tendait cet exercice d'artiste funambule...

Nous échangeons un regard de complicité entendue sur la dimension performative de la scène, tandis que les jeux de ballon reprennent de plus belle parmi les enfants...

Nous retrouvons le labyrinthe des ruelles où nous marchons l'un derrière l'autre tant elles sont étroites, laissant par endroit passer au maximum deux personnes de front tandis qu'une troisième doit attendre pour les croiser...

Aux odeurs de terre, de cave et d'eau de lessive savonneuse, se mêlent selon les couloirs d'accès aux réduits-abris, les flux des senteurs de cuisine orientale et de thé à la menthe...

Dans une rue un peu plus large, un petit magasin d'épices... à l'intérieur, deux hommes d'une quarantaine d'années sourient sur mon passage... il y a beaucoup de visages féminins, d'enfants et d'hommes jeunes... ils sont éclairés... le regard qu'ils adressent au passant étranger dit toute la charge d'histoire entre les corps et le décor... corps tenus, corps soignés, mouvements posés, voix fermes mais peu élevées, déplacements mesurés avec exactitude dans l'espace exigü...

Les décors... fragiles, provisoires, agencés avec des moyens de fortune relèvent de la précipitation, de l'éphémère... sans autre souci que l'immédiateté d'une fonction, d'un service qui ne se veulent que provisoires...

Ici la matérialité se fige dans le sommaire. L'urgence de l'abri, du refuge, rivalise formellement avec les lèpres des murs... Les fissures béantes répondent au vide... à l'absence de perspectives... la très rare végétation pauvre et souffrante oscille au rythme de la patience fébrile du camp. Il n'y a pas de vent... mais des couloirs de fraîcheur ou au contraire de chaleur humide adhérente...

Cette pharmacie ou ce qui en a vocation... un réduit de six m<sup>2</sup> éclairé par un très fort tube néon... brutal... quelques étagères sur lesquelles sont assemblées... entre elles beaucoup d'espace... des boîtes de médicaments... l'ensemble forme dans l'atmosphère générale dénudée un simulacre, une officine imaginaire pour un décor de cinéma avec peut-être des boîtes vides sur les rayons <sup>5</sup>.

---

5

C'est tout le système de soin qui est à repenser, hospitalisation, interventions chirurgicales ? pour un coût de 15000 dollars, l'UNRWA (l'Agence des Nations Unies pour le travail et le secours aux réfugiés de Palestine), ne paie que 2700 dollars, le reste étant à la charge du malade quand le revenu mensuel d'une famille est de 35 dollars; d'où la mort comme seule issue pour les patients.

Un homme est assis là, au centre, parfaitement immobile, de cette impressionnante immobilité active que l'on reconnaît aux comédiens... de la présence... Il attend le client... pourrait être là depuis toujours... est encore là dans la même fixité deux heures plus tard...

A la légère inclinaison de sa tête, je devine qu'il a vu mon étonnement... en est amusé.

Il y a beaucoup d'autres visages encore, en particulier d'adolescentes et adolescents plus ou moins grands qui à l'inverse des parents, expriment la lassitude, une profonde tristesse... les yeux dans un ailleurs interstitiel, que tient en tenaille le tout-limite du camp, clos sur lui-même... ouvert sur rien...

Le temps du camp n'est pas encore passé sur ces jeunes âmes mais elles le passent à s'impatiser... non de l'exil qui peut couvrir la durée de leur vie... mais de l'exiguïté, la promiscuité, tandis que les hante le grand lointain d'une perspective fuyant sans cesse...

....Sortir... quitter ces lieux pour voir la mer, un champ, une vigne, cueillir une fleur sur le chemin ou peut-être déambuler sur l'immense avenue d'une grande ville et y boire son thé, sa bière, son café dans sa brasserie préférée... tout cela n'est pas seulement difficile voire impossible mais interdit au présent et à l'avenir...

En effet, être réfugié palestinien au Liban signifie l'interdiction de travailler officiellement, l'interdiction de faire des études dans le service public pour devenir enseignant ou suivre des enseignements techniques<sup>6</sup>, l'interdiction d'un quelconque statut sinon celui de réfugié qui exclut toute socialisation, intégration dans le tissu social du pays-refuge.

La jeune fille de quinze ans en jean et foulard bleus... le mur délabré auquel elle s'adosse... on ne sait qui des deux tient l'autre... détourne les yeux à notre approche... Elle n'a pas gagné l'indifférence que les aînés observent vis-à-vis du décor, elle porte sur elle la peur d'être dévorée dehors par l'impasse, l'immense bouche grouillante, la cour des miracles que présentent à sa vue les limites du camp encerclé, étranglé par un véritable cordon de miséreux, de laissés-pour-compte de la mondialisation qui s'accrochent comme des moules au rocher-camp et l'encerclent.

Quel horizon voit-elle?... Comment sortir, sans traverser cette zone brutale, inquiétante?... Comment marcher en sandales fines, sur cette vague éparse de débris, de pièces métalliques tranchantes, de verres brisées?... Comment porter sa séduction, les attraits de sa jeunesse à travers les regards fermés de la très grande misère broyant le désir, le goût de vivre... toujours saisie par l'urgence de la survie?... Comment aller, jeune fille palestinienne des belles années... où... aller?... En ville, sans statut, sans droit?<sup>7</sup>... Le camp, même le camp apparaît soudain un refuge de haute sécurité...

---

<sup>6</sup> Les enseignements pour les formations techniques et d'enseignants ne peuvent être suivies par les Palestiniens que dans le privé avec des coûts inabordables pour les revenus des familles... il est de même impossible pour un Palestinien d'intégrer l'ordre des pharmaciens, des ingénieurs, des médecins etc...

<sup>7</sup> Pour les droits des Palestiniens, se reporter au très précieux ouvrage de Souheil M.El-Natour: *Les Palestiniens du Liban: la situation sociale, économique et juridique*, traduit par Lionel Donadieu, première édition 1993

Y demeurer sans sortir comme dans un cloître est une hygiène mentale... au moins une certitude d'être entendue, reconnue, respectée parmi les siens, dans la foi de sa communauté résistante... la foi... des bannis contre leur bannissement jusqu'à la religion... peut-être... sans doute... comment ne pas entendre... tout cela!

Le jeune cadre palestinien qui me précède m'intime à cet instant précis de rester très près de lui quand au sortir du camp, nous aurons à franchir ce cordon d'immense pauvreté, d'abandon des hommes par les hommes, ce lieu dont la fonction non affichée par les autorités du pays, mais bien réelle, est aussi d'assurer un tampon-frontière, dit "zone de sécurité", entre les Palestiniens des camps de Sabra et Chatila et la population libanaise... un isolement social total... un encerclement par les plus pauvres, aussi efficace qu'une présence militaire, plus filtrante encore, sans uniforme.

Des photos, je n'en prendrai que très peu... onze au total, sur plusieurs heures de traversée des camps.

Que peut capter la photographie sinon le camp immobile, figé dans son éphémère qui dure depuis soixante ans?... que retient-elle de la dégradation psychologique infligée par ce temps immobile, cet avenir broyé pour des centaines de milliers de réfugiés palestiniens à travers les camps du Liban... Leur nombre a-t-il encore un sens?<sup>8</sup>

Un seul réfugié est de trop quand on considère l'injustice internationale commise.

Que prononce l'image sur la lente mais très opérationnelle destruction du tissu social communautaire palestinien au long des années et des conflits libano-israéliens?

L'éclatement des populations de réfugiés... d'abord rassemblées par familles, par communautés de village à l'image de celles de leur Palestine non occupée... puis systématiquement dispersées à travers les camps.

Ainsi ont été rompues les structures familiales, brisés les efforts de transmission historique, cassée l'unité d'une mémoire palestinienne... Cet ensemble ne cesse de serrer le garrot placé sur l'identité, l'appartenance à un peuple, à une culture, à des traditions rurales fortes, au profit de l'agrégation en un bloc indifférencié de réfugiés au sens large, un bloc mondialisé...

Que peut dénicher, lever comme contradictions, une photo... face à l'absence de droit d'héritage, l'interdiction de recevoir la transmission d'un père, d'une mère, d'un frère d'une soeur?

Les camps ont aux pieds le boulet de l'interdit de circuler, aux poings les menottes du travail clandestin, de la précarité, de l'exclusion sociale, mais ils ont à la tête une Idée-Palestine indéfectible sur laquelle les soldats de l'occupation, les croisés du

"bien contre le mal" par terrorismes d'état interposés, tirent vainement à balles réelles autant qu'à balles conceptuelles, favorisant et entretenant des réflexes communautaristes, claniques et mettent en péril la vocation démocratique de cette Idée-Palestine.

Le jeune garçon de vingt ans qui ce soir aura rendez-vous avec la jeune fille au jean et foulard bleus sur les hauteurs du camp d'où ils imagineront tous deux la capitale de la douceur, du goût de vivre, illuminée, parée de feux d'artifice, tirés depuis les jardins de quelques petits palais environnants, ce jeune homme parlera-t-il de la Palestine occupée?... la jeune fille... parlera-t-elle des noces d'un retour de plus en plus lointain, abstrait?... Ils échangeront plus vraisemblablement, sur un contre-lieu... un contre-temps, par rapport au camp, ainsi que sur leur vingt années déjà écoulées à l'intérieur...

Ils se diront comment d'un rêve faire une utopie, comment d'un souvenir ancestral parqué dans le dérisoire construire une mémoire immédiate du futur en agissant selon une conscience émeutière qui résonne d'un camp à l'autre. Ils parleront d'un hors-lieu dans un hors-temps de tous les lieux de tous les temps possibles pour la cause de leur amour devenus résistant contre le statut pérenne qu'on voudrait leur réserver de réfugiés de l'amour...

Cela s'appellera une nouvelle "Intifada"... une "Intifada" avec des mots de pierre aussi, sculptés dans la chair d'existence, lancés contre les camps de mots qui veulent les enfermer, les caricaturer depuis plus d'un demi-siècle par un discours de désignation, de bouc émissaire, de victime sacrificielle, afin d'installer la terreur dans le langage de vérité, discréditer le légitime au profit du légal, disqualifier l'éthique au profit de la morale historique, inhiber la victime en victimisant le bourreau.

En passant devant le seul point internet du camp, qui ne désemplit pas d'adolescents regardant l'apparence d'un monde libre à travers l'écran filtrant toute communication vivante, notre guide nous parle de ce jour de résonance de l'Idée-Palestine entre toutes les consciences jetées dans l'abandon. Il pense ce jour plus proche que ne le laisseraient paraître bien des images de lassitude, de résignation, de renoncement... images saisies à la volée, au détour d'une ruelle couverte d'anciennes affiches des organisations politiques de la résistance palestinienne ou encore devant la salle vétuste des "martyrs"<sup>9</sup>

L'Idée-Palestine n'a pas de géographie car elle est de toutes les géographies humaines de la pensée-libre.

On n'enferme pas une idée, fût-ce dans un camp sous haute sécurité, contrôlée par la majeure partie de la communauté internationale autistique, c'est ce qui se saisit dès les premiers moments passés dans ces ruelles des camps oubliés.

Comment occulter, comment ne pas exprimer ce puissant ressenti d'un au-delà de ce qui se perçoit par tous les sens? Voir des visages, entendre des intonations, sentir des odeurs, caresser des têtes d'enfants, goûter des atmosphères... autant de fissures, de brèches, d'incises profondes dans le mur de nos propres représentations projetées sur la réalité palestinienne.

Par ces visages-brèche, leurs voix, leurs parfums... ne pas songer... voir d'autres réalités... se sentir happé par l'au-delà d'elles, l'au-delà du visible... dans cette part des choses qui n'est pas l'invisible mais a trait à sa vérité... ce réel vivant dont la tangibilité s'écrit, se crie dans la relation entre la volonté de vivre à en mourir et la force d'écrasement, de négation, d'effacement qu'exerce l'opresseur jusqu'à en faire mourir l'Autre.

Dès les premiers instants, à chaque pas compté dans les camps, être confronté à son Être-là, au motif de sa présence, irréductible aux choses visibles, à la réalité événementielle... une présence vivante, une résonance des événements en soi-même, pour mesurer de quelles résistances nous sommes les témoins... en quoi et par quoi les camps, en tant que négation de l'autre en son humanité, sont rendus possibles... tolérables au-delà de nous... mais aussi depuis chacune, chacun en son choix de témoigner ou non de ces résistances au quotidien.

...Il y a une physique du porter l'autre absent, de "l'absenter" du monde, de le décéder, le faire disparaître peu à peu de la conscience collective... c'est une physique de la mort lente entre les vies courantes... depuis ces chats faméliques entre les fosses, sous l'herbe sèche... jusqu'à ce cadavre de rat entre les pieds d'enfants joueurs... cette eau tarie aux sources de la soif de vivre plus forte que l'interdit...

Elle est rendue tangible, réelle, grâce à tout ce qui y résiste depuis le plus infime détail jusqu'au manifesté le plus clair.

Les résistances dans les gestes, dans les façons de tenir face, intègre à l'extérieur, parviennent à fracturer le quotidien carcéral, à le fragiliser, deviennent autant d'appels à témoin.

L'élimination d'un peuple n'est pas seulement quantitative, massifiée, mais qualitative et trans-individuelle... elle vise chacune, chacun, non comme représentant d'un peuple mais en tant qu'idée-peuple... à lui seul.

L'Idée-peuple-Palestine est cet Être-là de chaque réfugié hier, aujourd'hui, demain. C'est une idée vivante, en chair et sang. Elle rappelle à chaque être libre par quelle idée de soi en l'autre, et grâce à l'autre, inséparablement, nous construisons notre liberté et la sauvegardons.

C'est cette figure libre de la danse de la pensée humaine dans l'histoire de ses mouvements de libération, que les corps de guerre des occupants, des maîtres exécuteurs ont toujours cherché et cherchent sans relâche à effacer chez ceux qu'ils soumettent à leur ordre.

Effacer... occulter la face de résistance visible que présente l'autre jusqu'à générer l'oubli de ses traces et en décréter la disparition, l'abandon de la recherche, la perte même de la mémoire de lui...

2010 : Le jardin des martyrs de Sabra et Chatila, le mémorial dédié aux habitants massacrés le 16 septembre 1982 témoignent....

Les centaines de dépouilles mutilées par les miliciens tortionnaires, sous les yeux de l'armée d'occupation, passive, sont là, dans cette immense fosse commune sur laquelle est posée une pierre tombale.

L'ensemble s'apparente à un terrain vague abandonné aux chats... A gauche de la pierre, une série d'immenses panneaux-photos portant les images des cadavres jonchant le sol des rues et ruelles, telles que la presse mondiale de l'époque a pu les diffuser sitôt rentrée dans les camps...

Les images jaunies par le temps renvoient le visiteur à sa verticale présence et à la vocation de sa visite: aller voir où sont enfouis les corps, comment la terre les a recueillis, à l'inverse de leur obscène abandon à ciel ouvert, et leur exhibition dans la nuit des massacres... venir saluer la souffrance humaine imposée par la cruauté humaine des bourreaux poursuivant... traquant leurs victimes dans les plus petits recoins... ne leur laissant plus le choix de leur courage... ou encore une fois, se faire témoin, se rendre à l'appel du jour pour reconnaître depuis notre présence authentique que se souvenir de l'autre, mort, ce n'est pas seulement évoquer sa vie, mais l'invoquer dans la tenue même de la nôtre et ce que celle-ci combat au présent contre ce qui a rendu jadis possible la mort de l'autre...

...Les hautes herbes sèches, naturellement débordantes et folles entre lesquelles les chats se faufilent, se dissimulent pour surprendre leurs proies aériennes ou terrestres témoigneraient dans une mémoire vive de la fertilité de la nature, si les proies comme les prédateurs n'étaient attirés par les reliefs, détritiques divers y compris imputrescibles qui parsèment le lieu, participent à son abandon esthétique, déclinent l'effacement de l'histoire des morts par l'histoire même des vivants miséreux laissés pour compte... laissés pour déjà morts...

Le jardin des martyrs est proche du camp... pour l'atteindre, nous sortons, traversons le cordon de grande misère qui l'encercle jusqu'à un portail métallique.

De part et d'autre du portail, l'entrée est encombrée de pièces détachées en tout genre, usagées et abandonnées là par les marchands ou clients de la zone... Il faut pousser des sacs d'ordures pour pénétrer en ce lieu qui tranche radicalement avec l'agitation extérieure...

Les réfugiés palestiniens du camp pénètrent-ils cet aire de paix mortelle?

...Elle appartient à un passé présent par toutes les ruelles, maisons du camp dont les murs sont encore ébranlés des cris des massacrés...

...Comment, survivant dans Sabra, ne pas entendre Sabra mutilé?

...Comment se souvenir sinon en soi-même plutôt qu'en terre des morts lorsqu'on sait que cette terre est de plus en plus comptée?...

...Non seulement les réfugiés ont été dépouillés de leur terre en Palestine mais la terre libanaise accueille de plus en plus difficilement les morts palestiniens : *"il n'y aurait plus de place pour enterrer les morts dans leur linceul"* précise notre guide...

...Pas de droit à une place dans l'univers de l'éducation, pas de place dans la société civile... pas de place pour mourir... y aurait-il encore une place d'humanité à vivre quand cette humanité s'exclut d'elle-même à travers le maintien de réfugiés dans des camps?

A Jénine<sup>10</sup> en Palestine, l'armée d'occupation en 2002 rasait des quartiers entiers et en particulier, les écoles. Elle détruisait tous les services culturels et leurs équipements, tentait d'effacer toutes traces d'existence de pensée... d'un droit de penser.

Aujourd'hui, la mise à l'écart puis interdiction pour le réfugié d'éduquer ses enfants n'est pas seulement la manifestation de la peur d'une dangerosité de la pensée critique, résistant contre son oppression, elle est une claire détermination de nier toute possibilité d'une expression vivante de la femme, de l'homme palestiniens en leur qualité d'êtres pensants...

Ici comme ailleurs dans le monde, la finalité est d'amplifier, de radicaliser le processus de déshumanisation de l'autre, de précipiter son effacement par dissolution de l'individu dans la masse-matière brute...

Depuis le jardin des martyrs sur lequel le soir descend, jusqu'à la re-traversée du camp où, à l'extrémité ouest nous avons laissé la voiture, nous presserons le pas car exceptées quelques rares zones de lumière préservées par des petits commerces ouverts tard le soir, les ruelles sont très sombres la nuit venue et il faut parfaitement connaître les lieux pour ne pas se perdre...

Notre guide, réfugié dans un autre camp plus petit, à l'immédiate périphérie de Beyrouth craint lui-même de s'égarer...

Il tient avec soin le "livre des vingt quatre heures" que nous venons de lui remettre devant la pierre tombale des martyrs...

Il s'est promis de le faire traduire en arabe pour mieux en saisir les textes...

Il y a regardé avec émotion les dessins de notre ami comme autant de résonances de l'ineffaçable Idée-Palestine qui par delà les destructions, les mises sous silence, les mutilations de la chair autant que de l'esprit, dessine le chemin du juste...

Juste est la voie du retour en terre de connaissance, là où par la relation vivante, témoignée à l'autre, sera accueilli le dessein de soi... là où se tisse l'inséparable... par

---

10 *"En passant par Jénine": témoignages et poèmes sur l'écrasement de Jénine par l'armée israélienne*, de Geneviève Clancy et Philippe Tancelin, éditions l'Harmattan 2007

la création mutuelle du collectif en chacun pour tous, sans exclusion... Juste est le langage de l'universelle résistance des solitudes de l'être contre l'isolement, l'enfermement, la désillusion d'histoire...

Derrière ses lunettes, les beaux yeux verts du jeune cadre palestinien nous disent en nous quittant à l'entrée de Beyrouth, combien "les nouveaux misérables" portent le fardeau de l'in-pensé d'une époque qui dans l'histoire humaine, n'a sans doute jamais autant aveuglé le regard sur elle-même que par la surenchère d'informations sans partage de vivant entre elles... c'est-à-dire sans critique... sans mise en crise de l'illusion d'échange que tisse la relation contemporaine de communication.

La tentative d'effacement du peuple palestinien depuis la fragmentation de sa terre, jusqu'à sa dispersion à travers les camps, est claire.  
La question n'est pas de s'en étonner quand tout en avertit depuis si longtemps la communauté internationale.

Témoigner... témoigner encore... témoigner toujours de l'insupportable indifférence des uns aux autres, rendue possible par l'indifférence de chacun à lui-même en tout ce qu'il abandonne de l'autre en lui, dans cette absence de tout partage de vérité... témoigner non pas de ce qui se passe dans les camps de réfugiés palestiniens mais comment ce qui s'y passe a trait à la vérité par "cette loi inscrite dans mon coeur" dont s'étonnera Kant.

Témoigner... pour briser la séparation entre l'utopie et le devoir de résister à ce qui y fait obstacle...

Le couple de jeunes Palestiniens de vingt ans redescend peut-être depuis les hauteurs du camp jusque dans les rues obscures... Je crois qu'il nous oblige à cette transmission de l'indicible qui témoigne de la chair de résistance utopique contre l'oubli...

Dites-nous sur l'altitude d'aimer  
ce que les limites du camp ne séparent plus

Au large de vos silhouettes  
le rêve de retour  
est ce peuple réel insoumis dans sa nuit

20 juillet 2010

Témoignage poétique...  
Béatrice Velten

Palästina

Blick eines Liebenden

Seh ich das Drahtgeflecht  
wuchern  
und wuchern  
verschweigende Worte  
frag ich mich  
wo  
bleibt der Himmel  
wo  
der Mensch  
die Gassen  
immer enger  
dunkler  
die Luft  
eines Menschenlebens  
schon  
siecht  
dahin  
hoffnungs-  
wort-  
los  
begraben  
Vergessenheit blüht  
falschfarben  
wattiert  
Irrschreiegefeit  
un-  
besorgt

*Palestine*

*regard aimant*

*Devant l'écheveau de câbles  
débordant  
pullulant  
des mots qui passent  
sous silence  
je me demande  
où  
se terre le ciel  
où  
se terre  
l'homme  
les ruelles  
plus étroites encore  
plus sombres  
l'air  
une vie humaine  
déjà se dé-  
compose  
sans  
espoir sans  
mots en-  
terrée  
sous  
l'oubli qui fleurit  
couleurs factices  
ouaté  
sourd  
aux hurlements d'errance  
in-  
soucié*

Béatrice VELTEN

